

1^{ère} Lecture : 1 Rois 19,9a,11-13a1. Contexte

Situé après le schisme provoqué par Roboam [Juda ; 1 R 12] et Jéroboam [Israël], et dans le contexte de la complète infidélité du Royaume de Samarie [= Israël] et de son roi Achab, ce texte et tout le ch. 19 marquent un tournant dans la vie du prophète Élie qui fut envoyé par Dieu pour redresser ce royaume d'Israël. La première partie de ce chapitre, vue au 19^e Ord B, parle d'Élie fuyant Jézabel, l'épouse païenne d'Achab ; et la troisième partie, vue au 13^e Ord C, parle de Dieu donnant une nouvelle mission à Élie. Quant à notre deuxième partie, il y est dit qu'Élie, fortifié par le pain de l'Ange du Seigneur, est arrivé à l'Horeb – même montagne que le Sinaï –, pour y retrouver Dieu et lui rendre compte de sa mission qui a subi un échec retentissant. Depuis 1 R 17, Élie s'efforçait, par de multiples miracles et interventions significatifs, de faire revivre l'Alliance établie avec Moïse au Sinaï, mais ses efforts restèrent vains. Même la réussite éclatante, lors du sacrifice au mont Carmel, de faire admettre au peuple que le Seigneur est son seul vrai Dieu, s'était mutée en échec total, ce qui avait provoqué en lui, subitement et la seule fois dans sa vie, le découragement. Se rendant compte que le Seigneur n'est plus en Israël et que son Alliance est brisée, le prophète retourne au Sinaï, là où eut lieu l'Alliance avec le peuple de Dieu, dans le but de savoir ce que le Seigneur attend de lui. C'est donc aussi un tournant dans le sort de l'Alliance et d'Israël.

Voyons déjà un élément important de notre texte. Il s'agit de l'annonce du nouveau prophétisme, dont j'ai déjà dit un mot au 13^e Ord A, et qui sera inauguré par Élie et Élisée, et vécu par les quatre grands prophètes et les douze petits. Ce nouveau prophétisme aura la charge d'annoncer clairement la nouvelle Alliance et un nouveau peuple de Dieu par le Messie, à partir des débris de l'Alliance mosaïque et d'Israël voué à être mis sur le côté. Ce tournant du prophétisme, dans son essence et son éclosion, va se faire ici et d'une façon déterminante. En effet, comme l'Alliance mosaïque s'est faite au Sinaï, on ne doit pas s'étonner que l'annonce de la nouvelle Alliance se fasse ici aussi au même endroit. Le Lectionnaire suppose que notre texte est connu, c'est pourquoi il a supprimé plusieurs versets, dont je donnerai l'explication.

II. Texteb) Compte rendu de l'échec du passé (v. 8b-10)

- v. 8b : « *L'Horeb* » : Bien que l'on dise parfois que l'Horeb flanque le Sinaï dans le massif montagneux, pour la Bible les deux termes expriment la même montagne. Or il y a une certaine différence de valeur entre l'Horeb (18 x AT) et le Sinaï (36x AT + 4 x NT). Comme désignations, le Sinaï est lié au Désert (13 x) et jamais au Rocher, tandis que l'Horeb est lié au Rocher et jamais au Désert. Comme attributions à Dieu, puisque Dieu s'y est manifesté, le Sinaï évoque le Seigneur condescendant, extérieur aux événements et intérieur au peuple, alors que l'Horeb évoque le Dieu sévère, intérieur aux événements et extérieur au peuple. Je pense donc que le Sinaï relève de la miséricorde de Dieu, et l'Horeb de sa justice.
- v. 9 : « *La caverne* » (avec l'article) : c'est celle où Moïse était entré et d'où, en en sortant, il avait vu le Seigneur de dos ; il y était allé, en effet, afin que le Seigneur refasse l'Alliance brisée par le péché du veau d'or (Ex 33,18-34, dont nous avons eu un extrait à la Sainte Trinité A). Il est significatif qu'il s'agit ici du même endroit où l'Alliance mosaïque dut être rétablie, car cela montre que cette Alliance de Dieu avec Moïse et

Israël était fragile et n'était pas l'Alliance définitive. En venant rendre compte au Seigneur de l'échec de cette Alliance, Élie n'espère plus rien : comme les ponts sont coupés entre Israël et lui, et qu'Israël ne veut plus ni de l'Alliance ni du Seigneur, il n'osera pas – nous le verrons bientôt – demander à Dieu le rétablissement de l'Alliance, il préférera que Dieu lui en parle.

« *Il passa la nuit* » : Puisque Dieu, qui l'avait encouragé par son Ange à aller à lui, ne lui dit rien, Élie est bien obligé de passer la nuit dans le silence et d'attendre la venue du jour. Mais, plongé ainsi dans la nuit et les ténèbres, il ne comprend pas ce silence de Dieu. S'il est désemparé, c'est aussi dans la confiance qu'il attend, car, bien que le passé et sa mission soient morts, il sait que Dieu n'est pas mort mais qu'il est là, même silencieux.

« *La parole du Seigneur lui fut adressée* » : Il importe peu que ce soit la nuit ou le jour, car c'est dans la nuit du cœur d'Élie que Dieu lui parle. Dieu lui pose une question (omise) : « *Qu'y a-t-il à toi ici, Élie ?* », c.-à-d. « Quel intérêt personnel t'a poussé à venir ici, Élie ? », question que la (Néo)Vulgate traduit par « *Que voudrais-tu faire ici, Élie ?* ». C'est comme si Dieu s'étonnait de sa présence. Pour le coup, Élie est en pleine confusion : Dieu ne lui a-t-il pas fait dire par son Ange qu'il l'attendait ? [19,7] Pourquoi, alors, le questionne-t-il comme quelqu'un qui ne veut pas être dérangé ou qui n'a rien à lui dire ou qui ne veut pas avoir affaire à lui ?

- v. 10 (omis) : Renonçant à toutes ses certitudes passées et à toute réclamation, Élie répond d'une façon plutôt dépitée mais toujours confiante : « Ton Alliance est rompue ; moi seulement j'en demeure l'adepte et le défenseur, et ils veulent tous m'éliminer ». Un tel compte rendu de sa mission montre l'embarras douloureux du prophète et l'impasse de la situation, si Dieu n'intervient pas.

2) Annonce d'une ère nouvelle (v. 11-12)

- v. 11 : Devant l'abandon [confiant] d'Élie entre ses mains, le Seigneur lui ordonne : *Sors et tiens-toi debout dans la montagne devant le Seigneur*. Élie le fera encore après la Théophanie, encore que « sortir » puisse signifier : « Quitte ton marasme pour être tout entier à moi ». Mais l'ordre du Seigneur peut avoir, me semble-t-il, le sens suivant : « Renonce à ton ancien service et mets-toi en état de faire une autre activité que je veux ».

« *Le Seigneur passa* » : même expression qu'en Ex 34,6 pour Moïse au Sinaï. Élie va faire une expérience mystique, semblable à celle de Moïse, et suggérée par trois phénomènes. Le Seigneur suscite ces trois phénomènes dans lesquels il n'est pas, pour qu'Élie en comprenne un quatrième bien étrange dans lequel il est, à savoir : « *la voix d'un silence tenu* » (M.), traduit par « *la voix d'une brise légère* » (LXX) et « *le murmure d'une brise tenue* » (V. et NV.) ; le terme latin « murmure », littéralement « sifflement », est une onomatopée.

Examinons d'abord les trois phénomènes :

- a) Ostensiblement ils sont de moins en moins forts, mais significativement de plus en plus intenses. Ils relèvent de la parole divine entendue au Sinaï par Moïse et Israël, et donc de l'Alliance mosaïque qui maintenant est brisée. Aussi, Élie le sait, le Seigneur n'est pas dans ces phénomènes.

- b) Leur force visiblement décroissante et invisiblement croissante oriente vers le quatrième phénomène qui, imperceptible à la chair et saisissable par l'esprit, est de l'ordre de la Parole et pousse Élie à y reconnaître la présence du Seigneur.

– v. 12 : Ce quatrième phénomène est bien étrange. Analysons-le :

- a) Selon l'hébreu, c'est « *la voix d'un silence tenu* ». Comment le silence peut-il être une voix, et donc perceptible ? N'est-il pas au contraire une absence de voix ? Un fait courant mais non remarqué par tout le monde, ce sont les silences dans une partition musicale, dont les musiciens et les mélomanes savent interpréter le sens. Et dans l'ordre de la foi, un fait peut déjà nous faire comprendre ce silence : le Verbe de Dieu retentit sans cesse dans la Création (Ps 18,2-5), sinon celle-ci n'existerait plus. Parce que sa voix est divine, elle est insensible à l'homme charnel et incroyant. C'est ce que nous avons vu pour les deux dimanches précédents : la Sagesse divine que demandait Salomon, et le « *écoutez-moi* » de Dieu aux assoiffés étaient la Parole divine qui est eu delà de ce qu'ils savaient. Il en est de même ici, mais d'une façon plus haute encore et inconnue de tous, même de Moïse (Nb 12,7-8) : c'est l'au-delà de la Parole divine qui est le silence de Dieu. Ce Silence appelé « *voix* » est entendu par Élie. Ce terme a son sens précisé par les deux versions suivantes qui le traduisent par « *brise* ».
- b) En effet, ce terme « *brise* », traduit « *αὔρα* » par la Septante et « *aura* » par la (Néo) Vulgate, se trouve en deux autres textes qui concernent notre terme hébreu : en Job 4,16, il s'agit du souffle léger d'un inconnu qui a une voix céleste ; et en Ps 107,29 c'est, voulu par Dieu, le calme après la tempête. Ils ont donc le même sens que l'hébreu, mais y ajoutent « *la douceur et la paix* » que procurent [au sens biblique du mot] ces deux textes.

Ces phénomènes sont différents de ceux sensiblement ressentis par Moïse et Israël à l'Alliance du Sinaï. Alors que ceux-ci entendaient un vacarme assourdissant et terrifiant, Élie perçoit une voix silencieuse et douce, étrange et fortifiante : c'est la voix de la Nouvelle Alliance que Paul a rapportée en Héb 12,18-24. Dès lors, celui qui veut rester au niveau de la Loi n'entend pas cette voix inconnue, destinée au nouveau prophétisme et à la nouvelle Alliance, et qui est la voix du Christ. Israël endurci ne l'a pas entendue et a rejeté celui et ceux qui, pourtant, la faisaient entendre ; mais ceux qui ont cru en Jésus, Christ et Seigneur, ont entendu et compris sa voix : « *Mes brebis entendent ma voix* », disait Jésus aux juifs qui ne croyaient pas en lui (Jn 10,27, et encore Jn 8,47).

Tout cela veut dire qu'à partir d'Élie, Dieu s'exprimera de deux façons : l'ancienne façon, celle de sa Loi et donc du Verbe invisible, interprétée par l'ancien prophétisme et entendue par tout le monde dans la contrainte ; et la nouvelle façon, que bien peu, les prophètes et les pauvres de YHWH, entendront dans la joie de la délivrance promise, et qui sera celle du nouveau prophétisme, annonçant le Verbe incarné et son Évangile. C'est ce que nous remarquons dans l'Ancien Testament : dans les écrits légaux et historiques, la voix de Dieu est parfois suivie de silences avant son effet, et tout le monde comprend que ces silences de Dieu sont seulement une suspension momentanée de son action ; mais dans les écrits sapientiaux et prophétiques, la voix de Dieu n'est pas suivie d'action et demeure dans le silence, et tout le monde, sauf les initiés comme Élie, en sont déroutés et disent comme le psalmiste : « *La droite du Seigneur est changée* » (Ps 76,11), c.-à-d. l'action coutumière du Seigneur a fait son temps. Car l'accomplissement des prophéties se réalise seulement par Jésus Christ. Nous voyons de nouveau la nécessité de comprendre l'Évangile pour comprendre les prophéties (Mt 13,52).

3) Espérance d'un renouvellement de l'Alliance (v. 13-14)

- v. 13a : Élie entend cette voix et sait que cette voix silencieuse est celle du Seigneur présent. Aussitôt il se voile la face dans son manteau de prophète – comme Moïse en législateur s'était agenouillé et prosterné –, il sort et se tient debout à l'entrée de la caverne, prêt à recevoir les ordres de Dieu. La voix qu'il a entendue lui a seulement révélé la réponse du Seigneur, sa décision de lui dire du nouveau. Le Lectionnaire s'arrête ici, mais ce qui suit (v. 13b-14) est le complément nécessaire de ce qui vient d'être vu et prépare la révélation de la troisième partie du chapitre.
- v. 13b : Qu'il s'agisse bien du nouveau qui va être dit par Dieu et auquel Élie s'attend est indiqué par l'expression « *Et voici par-devers lui une voix* ». Ce n'est plus en effet « *la parole du Seigneur* » comme au v. 9, c'est maintenant « sa voix », écho de « *la voix d'une brise légère* », mais qui va répéter les mêmes et audibles paroles qu'aux v. 9b-10, et ces mêmes paroles prennent un sens nouveau.
- v. 14 : Suite à la même question du Seigneur, le prophète répond que l'Alliance mosaïque est rompue, et sa réponse est grosse de ce qu'il vient d'apprendre. Par la répétition de ses mêmes paroles, il espère que la nouvelle Alliance sera réalisée par Dieu, non pas une Alliance rétablissant l'ancienne faite avec Moïse, car elle pourrait encore être détruite, mais une Alliance qui la remplace définitivement. Élie espère que la nouvelle Alliance se réalisera tout de suite, mais le Seigneur en décidera autrement comme nous le verrons, au 13^e Ord C, dans la dernière partie de notre chapitre.

Conclusion

Nous venons d'apprendre qu'il y a un nouveau mode d'expression de la Parole de Dieu, mode que ni les païens ni même ceux qui veulent seulement la Loi ne peuvent entendre : c'est le mode révélé au nouveau prophétisme et employé par Jésus. La difficulté que nous avons de comprendre les Prophètes vient d'une connaissance défectueuse ou insuffisante du Nouveau comme de l'Ancien Testaments. Car il nous arrive de lire la Bible à la manière païenne, c.-à-d. comme une série d'informations sur la religion juive et chrétienne, ou bien à la manière juive, c.-à-d. comme une révélation de bonnes conduites morales. Ce nouveau mode d'expression de la Parole de Dieu appelle donc un nouveau mode d'écoute et de compréhension ; il nous a été donné par le Saint-Esprit dans le baptême, mais il doit être redécouvert et développé. Une façon de nous y prendre est la suivante : Après avoir entendu des paroles divines assez faciles à comprendre, en avoir mieux saisi la compréhension, puis les avoir pratiquées, nous ne devons pas craindre mais nous efforcer de comprendre des paroles difficiles, énigmatiques, déroutantes, apparemment incorrectes. En demander l'explication est évidemment primordial, mais est insuffisant. Il faut encore nous y exercer, nous y familiariser, la ressasser. De même qu'on exerce ses yeux – chez les indiens, p. ex., chaque nouveau-né reste quinze jours dans l'obscurité pour aiguïser sa vue –, qu'on exerce ses muscles, qu'on exerce sa mémoire, il faut exercer son ouïe intérieure au silence des paroles divines comme au silence personnel : silence extérieur (fuir les bruits environnants) mais aussi intérieur (purifier la méditation), écoute des explications, mais aussi écoute silencieuse de la Parole et des silences de la Parole. Ces silences de la Parole, c'est p. ex. ce que Dieu a dit qu'il ferait mais n'a pas fait. Tout l'Ancien Testament en est rempli, et nous avons le Nouveau Testament pour y répondre. Mais le Nouveau Testament, non seulement ne répond pas directement à tout, mais lui-même est rempli de silences, comme Paul nous le fait remarquer : « *Aujourd'hui nous voyons dans un miroir, en énigme, mais alors (au Ciel) nous verrons face à face* » (1 Cor 13,12). A la Messe nous y sommes invités : après la Parole du Verbe entendue et expliquée, le silence est prévu pour toute l'assemblée, et ensuite nous avons la présence du Verbe incarné lui-même sous les espèces eucharistiques. Et durant la prière

eucharistique jusqu'au « Pater », puis dans la communion, notre foi attentive n'entend plus que sa « Voix, brise silencieuse et ténue ». Ainsi, nous vivons, dans le silence, sa Parole et ses silences, et nous communions silencieusement au Verbe silencieux, face à la Sainte Trinité également silencieuse.

Dans l'épître de dimanche dernier, nous avons entendu Paul nous dire que « *l'amour de Dieu est en Jésus Christ notre Seigneur* ». Maintenant, en nous attachant à lui, en nous efforçant de le comprendre, tel qu'il est, dans ses paroles selon le mode nouveau par lequel il s'exprime, nous rencontrons aussi l'amour de Dieu, l'amour véritable. Et cet amour doit également être considéré selon le mode nouveau, surtout dans la nouvelle Alliance. Or la notion de l'amour, employé communément dans le monde, est dévalorisée et souvent galvaudée. Cette même notion dégradée est parfois utilisée dans l'Église elle-même ; elle est alors vue comme un sentiment agréable, une attitude éminemment bienfaisante et fortement recommandée. Mais en fait, selon sa vraie notion, l'amour véritable ou la charité est crucifiant. Rien qu'à ce niveau-là, un redressement s'imposerait. Mais, comme l'amour véritable est aussi à envisager selon le mode nouveau de la nouvelle Alliance, nous voyons qu'il est plus riche que ce que nous en savons : il est enfermé dans un halo de silence, ce qui explique pourquoi il est parfois si déroutant. C'est pourquoi l'expérience d'Élie à l'Horeb, à laquelle nous sommes invités à prendre part, peut nous aider à comprendre cet amour ineffable : plus nous habituons les oreilles de notre cœur au Silence de Dieu, qui est au delà de la Parole – mieux, qui est l'essence de la Parole, qui est le Verbe de Dieu lui-même –, plus nous découvrons le mode nouveau de l'amour divin.

Épître : Romains 9,1-5

I. Contexte et introduction

Nous avons la suite du texte vu dimanche dernier, où Paul disait : « *Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ notre Seigneur* ». C'était un nouveau langage dans sa vie. Auparavant, en effet, il n'avait pas reconnu le Christ Jésus, il l'avait même persécuté, semblable à ceux de sa race qui n'avaient pas perçu, contrairement à Élie, que la voix de Jésus exposait les mystères du Royaume des cieux, annonçait la venue de la nouvelle Alliance, et proposait le Salut promis. Mais, sur le chemin de Damas, il avait entendu cette voix avec ses compagnons et, contrairement à eux, il l'avait comprise. Ce fut pour lui une terrible épreuve de renoncer à son passé, vécu dans le judaïsme d'une façon irréprochable et zélée, mais ce fut aussi une joie intense d'apprendre que tout le Plan de Dieu et le Salut de son peuple et des Nations étaient en Jésus Christ. Devant tant d'amour du Christ à son égard, il pouvait dire : « *Rien ne pourra me séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ* ».

Cependant, loin d'y voir une récompense – il ne l'avait pas méritée – loin aussi de se cantonner béatement dans cet amour divin, Paul ressent avec plus d'acuité le malheur de ses frères de race de ne pas bénéficier de cet « *amour de Dieu qui est en Jésus Christ* ». C'est pourquoi, durant trois chapitres, il va traiter de l'aveuglement et du sort d'Israël. Le Lectionnaire n'a retenu que quatre textes de ces chapitres, dont trois en cette année A. Le début et la fin de ce long exposé sont très importants, car ils indiquent dans quelle direction il faut comprendre tout ce qui est dit entre les deux. Aujourd'hui où l'on use et abuse de ces trois chapitres pour traiter de l'existence d'Israël et de l'Église, nous n'avons pas de meilleur guide que ce pharisien très instruit de la Loi, converti totalement au Christ, et fondant l'Église avec les autres Apôtres, lui qui a vécu l'existence d'Israël face à l'existence de l'Église.

II. Texte

1) Le grand chagrin de Paul, Apôtre de Jésus Christ (v. 1-2)

- v. 1 : Par trois ou quatre expressions, Paul prévient qu'il va dire la vérité dans son contenu. Ailleurs il dit seulement : « *Je ne mens pas* » (2 Cor 11,31 ; Gal 1,20 ; 1 Tim 2,7). Cette expression est insuffisamment comprise dans la mentalité moderne qui fait primer le beau et le bon sur le vrai. Dans la Bible, la vérité se distingue de l'erreur ; et elle s'oppose au mensonge en parole et en acte : ainsi, tout homme qui, même sincèrement, se comporte autrement qu'il le devrait ou qu'il le dit, est un menteur. C'est le sens que « mentir » avait avant le 12^e s., mais son contraire « démentir » en a gardé le sens, puisqu'il signifie : contredire l'affirmation ou la conduite de quelqu'un. Quand donc Paul dit : « *Je ne mens pas* », il veut dire : « Je démens ». Ce qu'il dément est suggéré par ce qui va suivre : un faux bruit et même une calomnie grave à son égard, l'affirmation lancée par les judaïsants et peut-être par les juifs irrités de sa séparation du judaïsme, à savoir : l'affirmation calomnieuse que Paul méprise ou se désintéresse de « ses frères de race ». Par trois ou quatre fois (le Lectionnaire renforce encore en mettant « j'affirme » au lieu de « *je dis* »), l'Apôtre désavoue, dément cela positivement, négativement, intérieurement et par le Saint-Esprit qui confirme la vérité qu'il va dire.

Et il va dire la vérité « *dans le Christ* » pour signifier qu'il reste uni au Christ et va parler du Christ. Il prépare ainsi les esprits à ne pas comprendre de travers ce qu'il dira au v. 3 : « *Je souhaiterais même être maudit* ».

- v. 2 : « *Une grande tristesse et une douleur incessante* » : Paul a subi de nombreux tourments, en a parfois été fortement accablé, mais il les a tous surmontés. Le tourment qu'il va exprimer n'est pas seulement « grand », il le harcèle continuellement, lui fait endurer une torture lancinante, sans trêve et sans fin. Cette souffrance n'est pas consécutive à la calomnie faite à son égard, à un mal physique ou moral qu'on lui aurait fait ou qu'on aurait fait aux chrétiens et aux juifs convertis persécutés par leurs frères de race. C'est une souffrance qui relève du rejet du Christ, prévu dans le Plan de Dieu et provoqué par ceux-là-mêmes à qui le Christ était promis. Comme il connaissait mieux que d'autres cet « *amour de Dieu qui est en Jésus Christ* », tant par expérience que par révélation, sa souffrance est immense, à la mesure de cet amour ; et elle est d'autant plus cruelle qu'elle est entretenue par deux éléments antagonistes inévitables :
 - a) Son amour pour le Christ par-dessus tout : cet amour l'empêche de faire le moindre compromis avec le judaïsme ou les judaïsants qui placent Jésus sous la Loi. Celui qui n'a pas cet amour peut toujours trouver que quelque compromis serait bénéfique. Mais Paul a préféré tout supporter, même l'échec, plutôt que de trahir le Christ sur le moindre point. Il a parfois fait certaines concessions qui ne nuisaient en rien à l'amour du Christ, comme faire circoncrire Timothée, mais ces concessions n'ont pas amélioré ses relations avec ses anciens coreligionnaires, elles les ont même parfois envenimées, ce qui prouve bien qu'elles ne touchaient pas à l'essentiel : son total attachement au Christ. S'il faisait ces concessions, si, comme il l'a dit « *il s'est fait juif avec les juifs pour en gagner quelques-uns* » (1 Cor 9,20), c'était toujours pour annoncer le Christ, amener les juifs à croire en lui.
 - b) Son amour pour Israël : c'est pour ses membres que Jésus était d'abord venu. Or Jésus n'était pas seulement l'un des leurs, il était leur Messie, et surtout il était Dieu, si bien qu'en rejetant le Christ, les juifs rejetaient Dieu, ce qui est le plus grand malheur. Or Paul aime tellement son peuple, le peuple d'où il vient, tombé dans ce malheur, qu'il voit dans ce malheur son propre malheur, comme nous le

verrons bientôt. Aujourd'hui, où l'on pense que toutes les religions se valent, on ne comprend plus ce malheur ni la souffrance de Paul. Même les chrétiens pensent qu'à l'égard du judaïsme, à cause de la Shoah, la charité consiste à admettre qu'il fait bien de vivre comme bon lui semble ; il en est d'ailleurs de même à l'égard des autres religions. Celui qui aime ainsi n'a pas l'amour véritable, mais un amour charnel qui s'oppose à l'amour de Dieu (1 Jn 2,15) ; il manifeste de l'indifférence, camouflée sous un semblant d'amour et figurant dans un domaine plus vaste, le Salut du monde. On croit que tous les hommes seront sauvés parce que Dieu les aime, on ronronne dans sa vie chrétienne, sans s'inquiéter du Salut des autres, sans songer à la mort éternelle où gît le genre humain. Comme Jésus l'avait dit : « *En ces jours-là l'amour de beaucoup se refroidira* » (Mt 24,12). Mais Paul n'avait pas cette indifférence coupable, et il courait partout pour en sauver le plus possible. Il souhaitait ardemment la conversion d'Israël au Christ, et sa souffrance était d'autant plus grande que l'échec sur ce point se prolongeait et se durcissait.

2) La Rédemption nécessaire du peuple demeurant élu (v. 3-5)

- v. 3 : « *Je souhaiterais* » (c'est un indicatif imparfait, indiquant un fait continu et ayant le sens d'un optatif malgré l'absence de *ǎv*). Depuis sa conversion au Christ, Paul a souhaité non seulement le Salut d'Israël mais aussi le sacrifice de sa vie pour que le Christ réussisse à faire accepter ce Salut par son peuple. Il a même songé pour cela, et il y songe toujours, d'être « *anathème, loin du Christ* ». L'anathème est la soustraction, par l'élimination (dans l'Ancien Testament) ou par la malédiction (dans le Nouveau), d'objets ou de personnes réservés et voués à Dieu. Ce peut être une destruction, p. ex. de Jéricho (Jos 6,17), d'une chose (Jos 7,11), ou une excommunication d'apostats et hérétiques (1 Cor 16,22 ; Gal 1,8-9). Le « *maudit* » du Lectionnaire est correct et plus clair. Paul souhaiterait donc subir le plus grand mal pour que « *ses frères de race* » soient sauvés ; il ajoute qu'il souhaiterait être « *séparé du Christ* », de celui qu'il aime par-dessus tout, et par là il révèle qu'il aime du même amour son peuple perdu.

« Pour les juifs, mes frères de race », mais littéralement « *Pour mes frères, mes parents selon la chair* ». En français « les parents » désignent les pères et mères ou les proches de la même parenté, mais Paul parle du peuple d'Israël dont il est né, et donc « *parents* » signifie « descendance, race ». « *Selon la chair* » indique qu'il est d'Israël selon l'homme et qu'Israël aussi a voulu vivre selon la chair, alors qu'il est l'élu de Dieu. Paul est juif, et il y attache de l'importance, car on n'est pas juif comme on est belge. Le juif est du peuple élu par Dieu. Mais cette appartenance à Dieu n'est pas automatique et indestructible, comme l'est le caractère de fils vis-à-vis de son père et de sa mère. Plus haut (Rom 2,21 ; 3,1-2), Paul disait qu'un juif qui ne pratique pas la Loi n'est plus juif, il n'est plus qu'un incirconcis. Il parle donc ici des juifs en tant qu'ils sont élus de Dieu et qu'ils sont et restent sincèrement fidèles à Dieu.

- v. 4-5 : Paul énumère les dons que ces juifs ont reçus de Dieu : il y en a neuf, dont huit sont reliés au premier, « *fils d'Israël* » ou « *israélites* ». Israël veut dire « *lutteur de Dieu* » : c'est le nom que Jacob (= « *supplantateur* ») a reçu de l'Ange du Seigneur qui lutta avec lui au torrent du Yabboq pour qu'il vainquît la peur qu'il avait d'Esau venant le tuer, et qu'il se fiât totalement à la volonté de Dieu (Gn 32,29). Dans toute la Bible, son double nom s'applique aussi au peuple et aurait comme sens : pour Jacob, le souci de son propre salut obtenu de Dieu, et pour Israël, le souci des intérêts de Dieu.

Les huit dons que possèdent les fils d'Israël sont :

- 1°- l'adoption ou filiation : Dieu les a pris comme son aîné des Nations ;
- 2°- la gloire : la participation à la présence imposante de Dieu au milieu d'eux ;
- 3°- les alliances : adamique-noachique, abrahamique, mosaïque, lévitique, davidique, messianique ;
- 4°- la Loi ou législation : le Décalogue et les commandements de Dieu, et aussi les décrets, lois, prescriptions, statuts, ordonnances de Moïse et d'autres auteurs sacrés, pour préciser et entretenir l'attachement et la foi dans le Seigneur ;
- 5°- le culte : les sacrifices, offrandes, prières, louanges, intercessions, ainsi que le sacerdoce et, plus ou moins indirectement, les sages et les prophètes ;
- 6°- les promesses : la triple et fondamentale Promesse de Dieu faite à Abraham, et les promesses divines pour différentes circonstances ;
- 7°- les patriarches ou les pères : Abraham, Isaac et Jacob, qui constituent la souche de tous les fils d'Israël et sont les dépositaires de la Promesse, ainsi que les douze fils de Jacob ; tous ceux-là ont leur nom souvent rappelés, et attendent la venue du Christ (Héb 11,8-22) ;
- 8°- le Christ selon la chair (son humanité) qui est issu de la race des fils d'Israël, et qui est aussi « *Celui qui est au-dessus de tout* » (Ex 3,14 ; Eph 4,6), « *Dieu béni éternellement* », (affirmation de sa divinité). Cette énumération est incluse entre le mot « *Christ* », car tout se ramène à lui. Comme les juifs ont rejeté le Christ Jésus, Paul sous-entend qu'avec lui ils ont rejeté les dons divins reçus de Dieu, et pourtant il affirme qu'ils possèdent ces dons. Comment pouvons-nous comprendre que ces dons sont à la disposition des juifs et cependant ne sont plus à eux ? Voici comment.

Je prends d'abord la comparaison suivante. Le parlement d'un pays doit siéger et décider pour gouverner : si les parlementaires sont absents, refusant de siéger, le parlement est inutile et le pays se paralyse. Leur droit de vote, la possibilité d'édicter des lois, leur aptitude à prendre les mesures nécessaires d'austérité ou de prospérité, leur charge de gouverner le peuple, tout cela demeure et leur revient, mais est suspendu et sans effets. Ainsi en est-il, quand le Christ, qui a reçu de son Père l'autorité sur tout mais qui veut l'assentiment de son peuple, est rejeté par les juifs. Comme il est le Verbe de Dieu qui leur a donné leurs prérogatives de la part de son Père, il veut qu'ils reprennent la place qui leur revient et qu'ils agissent conformément à leurs droits. Certes, l'Église a reçu à son tour tous ces dons, mais tant que les juifs ne veulent pas de Jésus, ce qu'ils ont à faire n'est pas fait, et l'Église qui est appelée à récupérer Israël en est affaiblie dans sa mission. On peut en faire l'application aux deux Testaments : l'Ancien lu sans le Nouveau, et donc non chrétiennement, non comme et selon le Christ, n'est qu'un livre d'histoire religieuse comportant quelques directives morales utiles même aux athées, mais ne contribuant pas au Salut de Dieu ; par contre, s'il est vu transfiguré par le Nouveau et lu chrétiennement, il contribue au Salut du Christ.

Une autre comparaison est celle d'un enfant qui doit faire un dessin (décrit ou mis en page) ordonné par son professeur. Si sa mère le fait à sa place et même plus beau que celui qu'il aurait fait, le professeur n'est pas satisfait, lui décerne un zéro, et exigera que l'enfant le fasse après la classe. Ainsi, en rejetant le Christ Jésus envoyé par leur Dieu vivant et vrai, les juifs s'appellent encore Israël, israélites, mais ils ne bénéficient pas du Salut divin ; ils sont fils adoptés, mais ils veulent être seulement disciples de Moïse ; ils sont appelés à la gloire de Dieu, mais cherchent leur propre gloire ; et il en va de même de tous les autres dons. Ils se réclament de ces dons en dehors du Royaume que le Père a confié à son Fils incarné ; ils emportent des dons devenus

inutiles, mais Jésus Christ attend qu'ils reviennent à lui pour qu'ils les trouvent utiles dans son Royaume.

Comme le Christ les a aimés jusqu'à mourir pour eux, Paul aussi les aime jusqu'à souffrir et vouloir être anathème et séparé du Christ pour les sauver. Il souhaite porter leur malheur comme une mère qui porterait volontiers la maladie incurable de son enfant et lui donner sa propre santé. Ce n'est pas parce qu'il aime sa race plus que le Christ, c'est parce qu'il les aime dans le Christ et comme le Christ, et qu'aucune réalité ne pouvant le « séparer de l'amour du Christ », leur rejet du Christ est aussi pour lui l'occasion d'exprimer l'amour incommensurable du Christ pour eux. S'il souhaite la conversion des juifs, c'est pour que la Passion du Christ ne leur soit pas inutile et que Dieu soit glorifié, car leur refus obstiné bafoue constamment « *l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus* ». Autrement dit, l'amour que le Christ lui témoigne et qui le saisit, Paul le prolonge jusqu'à ses frères de race. Il se comporte comme Moïse disant à Dieu : « *Pardonne-leur ; sinon, efface-moi du livre de vie* » (Ex 32,12), et même ressemble à Jésus qui, à son agonie, était triste à en mourir (Mt 26,38), et qui a voulu être un maudit pendu au gibet (Gal 3,13).

Conclusion

Comme il est impossible d'être sauvé sans croire au Christ Jésus, et comme l'échec du Plan de Dieu par Israël menace de déshonorer Dieu, Paul souffre de l'attitude des juifs qui rejettent leur Sauveur. Animé de cet amour du Christ qui a été jusqu'à mourir à leur place, Paul voudrait être « *maudit, anathème* » pour ses frères récalcitrants afin que Dieu soit glorifié par lui, et il souhaiterait être « *séparé du Christ* » avec eux et comme eux afin que cet amour du Christ les ramène à Dieu. Comme lui, certains saints ont souhaité être en enfer pour le Salut des pécheurs. Cette réalisation est évidemment impossible objectivement, mais subjectivement elle fut ressentie par eux avec la même intensité que les grands pécheurs endurcis qui ont vécu à certains moments les tourments de l'enfer, et leur souhait reflète l'amour perpétuel du Christ et révèle combien était grand leur amour du prochain.

Celui qui dit qu'il n'y a pas d'enfer ne peut voir dans les paroles de Paul qu'une exagération ou une façon de faire peur aux pécheurs pour qu'ils se convertissent même à contrecœur ; pourtant, Paul affirme, à trois ou quatre reprises, qu'il dit la vérité dans l'Esprit Saint. Celui-là nie l'enfer sous prétexte que Dieu est bon, mais en fait, il n'aime pas les pécheurs qui ne sont pas comme lui, il ne désire pas leur Salut malgré ses dires, il ne connaît pas Dieu ni le Christ, il n'a nul souci de la gloire de Dieu et il n'aime pas vraiment Dieu. Il s'aime lui-même par-dessus tout et voit toutes choses à travers son amour-propre. Mais celui qui aime Dieu de l'amour véritable, qui aime comme le Christ qui a voulu être maudit, et qui est animé comme Paul de cet amour crucifiant, aborde les pécheurs au niveau où ils sont c.-à-d. jusque dans l'enfer qu'ils vivent, pour que le Salut du Christ ne soit pas vain. C'est donc en aimant le Christ Jésus comme celui-ci a aimé que l'on apprend à aimer vraiment le prochain.

Évangile : Mt 14,22-33

I. Contexte

Il s'agit de la suite de la multiplication des pains que nous avons eue dimanche dernier, et qui montrait Jésus soignant les foules puis apaisant la faim qu'elles ont de lui avec une nourriture inconnue qui n'est autre que lui-même. C'était le premier pas vers l'accomplissement de l'Alliance éternelle. Celle-ci, disait Isaïe, demande le désistement de soi pour écouter Dieu dans sa Parole, et, dit Paul, apporte l'amour du Christ dont aucune épreuve, aucune

créature, aucune circonstance ne peuvent l'en séparer. Les disciples de Jésus ont participé et coopéré au signe du nouveau festin de l'Alliance. Ils n'en ont pas compris le sens profond, mais ils ont découvert que leur Maître, par sa puissance, en était l'auteur.

Maintenant Jésus veut les faire entrer dans le sens qu'il a de son miracle dans lequel ils ont été entraînés. Pour cela, rien de plus approprié que l'épreuve et la souffrance : l'épreuve teste la consistance de la foi, la souffrance fait entrer en soi l'enseignement vécu.

II. Texte

1) L'absence éprouvante de Jésus méconnu (v. 22-27)

- v. 22 : Les deux termes « *Aussitôt* » (ici) et « *Le soir venu* » (v. 23) soulignent qu'il va s'agir d'un complément de la multiplication des pains ; il s'agit en effet du même « soir » que celui dont il est parlé au v. 15. Nous allons donc aborder encore l'accomplissement premier de la nouvelle Alliance annoncée par les prophètes. « *Il obligea les disciples* » : le fait que ceux-ci doivent « *le précéder sur l'autre rive* » et que Jésus « *renvoie les foules* » indique la volonté de Jésus de s'occuper uniquement de ses disciples, de leur faire dépasser l'état d'esprit où ils sont, et pour cela, de les laisser à eux-mêmes et à la découverte de leur fidélité à son égard.
- v. 23 : Jésus va dans la montagne pour prier, car il veut obtenir de son Père de se révéler à ses disciples comme Fils de Dieu, ainsi que nous le verrons. Et il fait cette prière « *à l'écart* », ce qui nous paraît une évidence, car il est seul ; mais le terme grec, que ce mot traduit, signifie littéralement : « *selon ce qui est particulier* ». Dans notre texte, « *à l'écart* » ou « *à part* » exprime le domaine propre et intime de Jésus, où d'ailleurs il invite très souvent ses douze disciples.
- v. 24 : Pendant ce temps, les disciples partis en barque sont surpris par une tempête. Ils avaient déjà affronté une tempête (Mt 8,23-27) mais Jésus était avec eux : ils avaient eu une grande peur et Jésus leur avait reproché leur peu de foi. Ici, ils n'ont plus peur, mais dans leur lutte contre les vagues, leur barque est « *tourmentée* » ou selon le Lectionnaire qui suit la (Néo) Vulgate : « *battue* ». Or, ce terme « *tourmenter* » s'applique, dans toute la Bible, à des personnes (3 x seulement aux démons dans les synoptiques). La barque des disciples symbolise donc l'Église qu'ils représentent et qui est tourmentée ou battue par les flots tumultueux du monde.
- v. 25 : « *Vers la fin de la nuit* », (littéralement « *A la quatrième veille de la nuit* », c.-à-d., selon notre calendrier, de trois heures du matin au lever du jour). Malgré leurs tourments durant les trois quarts de la nuit, les disciples tiennent bon. Cependant ils n'avancent pas et font du sur-place, puisque c'est seulement à la fin de la nuit que Jésus les rejoint. « *Marchant sur la mer* » : expression unique, avec Marc qui a le même texte, dans le NT, mais, dans l'AT, elle se trouve seulement en Job 9,8, où elle indique l'action du Dieu tout-puissant, et en un texte semblable (Eccli 24,5-6) où est montrée l'action de la Sagesse divine. L'attitude de Jésus signifie donc la souveraineté du Dieu créateur et sage sur les eaux : Jésus se présente aux disciples selon sa divinité.
- v. 26 : Les disciples le voient marcher sur la mer, mais ils ne le reconnaissent pas ; ils pensent voir un fantôme, ils en sont troublés (pour ce verbe, voir commentaires du 5^e Car A, p. 11, v. 33, b), et, saisis d'une crainte panique, ils hurlent, car ils pressentent un mystère redoutable dans ce fantôme. C'est que Jésus commence à leur révéler celui qu'il est essentiellement et que les disciples ne connaissent pas encore : il n'est plus à

leur niveau et ils ne le voient pas comme ils le connaissaient auparavant ; c'est cela qui aggrave leur épreuve. Ce qui les éprouve maintenant, qui les effraie et aggrave leur tourment, ce n'est plus la tempête encore tumultueuse et dangereuse, c'est l'apparition de la personne divine et inconnue de Jésus.

- v. 27 : Mais aussitôt Jésus s'adresse clairement à eux, les rassure et dit de garder courage dans cette épreuve. Il leur révèle quelque peu sa divinité, en disant : « *Moi je suis* », qui est plus que le « C'est moi » du Lectionnaire qui laisserait croire que Jésus est seulement tel que les disciples l'ont connu. Puis il leur dit qu'ils n'ont plus à craindre parce qu'il prend soin d'eux.

2) La présence étonnante de Jésus reconnu (v. 28-33)

- v. 28 : Alors Pierre (qui est Simon mais comme chef de l'Église) reconnaît son Maître qui a multiplié les pains et l'a fait participer à sa puissance lorsqu'en distribuant les pains rompus, ceux-ci se multipliaient par les mains des disciples. Il lui dit alors sa foi en Jésus, celle de croire que Jésus est plus qu'un homme, car, en écho au « *Moi je suis* », il dit : « *Si toi tu es* » (et non « Si c'est bien toi » du Lectionnaire qui porte à souligner seulement l'humanité de Jésus). Aussi demande-t-il à Jésus de lui donner de nouveau sa puissance divine pour aller à lui au cœur de la tempête.
- v. 29 : Jésus l'appelle, et voilà Pierre, croyant en la parole de Jésus et marchant à son tour sur les eaux. Il eut suffi à Matthieu, qui était présent, de dire que Pierre obéit, mais il en donne les détails : « *Pierre, descendant de la barque, marcha sur les eaux et vint à Jésus* », afin de montrer la pleine réussite du miracle et la foi plénière de Pierre.

La marche sur les eaux de Jésus et de Pierre se présente dès lors comme le prolongement de la multiplication des pains, ainsi que Marc et Jean l'indiqueront aussi. Mais il y a une différence importante : ce n'est plus dans les pains que Jésus manifeste sa puissance divine, c'est dans un homme, Pierre, qui, entendant la voix de Jésus suggérant sa divinité, crut que son Seigneur marchait sur les eaux pour que lui, Pierre, fasse de même.

- v. 30 : « Voyant qu'il y avait du vent », mais littéralement, c'est bien plus : « *Regardant le vent fort* ». Jusqu'ici, Pierre allait à Jésus en le regardant, mais, songeant subitement à la tempête, il détourne son regard de Jésus et regarde le vent fort qui menace de le renverser et lui fait prendre conscience de sa propre faiblesse. Toute la scène décrite par les v. 27-29 se passait uniquement entre Jésus, encourageant Pierre, et Pierre, mettant sa confiance en Jésus, comme si la tempête n'existait plus. Il a fallu que Pierre songe à autre chose qu'à leur amour mutuel, pour que la crainte l'envahisse. Du même coup, il coule. Sa foi ferme, qui tenait par Jésus, n'a duré qu'un instant, distraite par la considération de ce que l'homme est capable de faire, et des dangers qui l'assaillent, et aussitôt elle faiblit et capitule. Ce que Pierre est par lui-même prend la place de ce que Jésus l'a fait devenir : en oubliant sa foi en Jésus qui l'aime, et en tenant à l'amour de lui-même, Pierre perd la puissance divine que Jésus lui avait donnée. C'est là une précieuse leçon pour tout membre de l'Église : touché par la grâce, le chrétien fait, dans un premier élan, totalement confiance à Jésus, puis il se relâche, lorsque les épreuves, les soucis, les infirmités, les souffrances, les dangers l'assaillent, le font douter de l'efficacité de la grâce, et le voilà qui s'effondre !

« *Commençant à être englouti, il hurla : Seigneur, sauve-moi !* ». La situation de Pierre est pire que lorsqu'il était dans la barque : celle-ci le soutenait dans les tourments, maintenant il est sans appui et se voit perdu. Mais heureusement, il réveille sa foi en Jésus, se tourne vers son Sauveur et l'appelle à son secours.

- v. 31 : « Aussitôt, Jésus, étendant la main, s'empara de lui ». Dès que Jésus est invoqué comme Sauveur, aussitôt il met tout en œuvre pour sauver. Mais ce n'est plus directement par le don de sa puissance invisible, c'est par un signe tangible de sa puissance, sa main qui le saisit, c.-à-d. l'exécution d'une œuvre, p. ex. l'écartement d'un danger. Ce signe est efficace, mais il est extérieur à Pierre à cause de son manque foi, ainsi que Jésus le lui révèle : « *Homme de peu de foi, pour quoi as-tu douté ?* ». Ce « pour quoi » [εἰς τί] n'indique pas la cause mais le but : c'est pour trouver dans sa propre capacité le moyen de se sauver lui-même qu'il a douté de Jésus.

- v. 32 : Jésus de lui-même et Pierre tenu par Jésus marchent sur les eaux menaçantes, montent dans la barque, et aussitôt le vent se calme. C'est seulement lorsque Jésus est dans la barque de l'Église que la tempête est écartée. Lui pouvait rester dans la tempête, il la dominait ; et Pierre aurait pu l'imiter. Maintenant, c'est en étant dans l'Église avec Jésus qui est « *celui qui sauve son peuple de leurs péchés* » (Mt 1,21) qu'ordinairement les membres de l'Église obtiennent l'aide de sa puissance divine pour supporter patiemment les tourments du monde.

- v. 33 : Car c'est toujours Jésus qui reprend les choses en main et tôt ou tard fait réussir, comme le remarquent ceux qui sont dans la barque. Matthieu ne dit pas « les disciples », parce qu'il veut, me semble-t-il, évoquer aussi ceux qui sont dans la barque de l'Église. Ceux-là l'adorent en lui disant : « *Vraiment, tu es (le) Fils de Dieu* ». Le passage des disciples par l'épreuve fut une demi-réussite et un demi-échec, mais Jésus s'est servi des deux pour faire progresser la foi de tous. Tous, en effet, ont découvert, par ce qui vient de se passer, la divinité de Jésus, celui, disait Paul, qui est « *Dieu béni éternellement* ». Cependant, comme le terme « Fils de Dieu » n'a pas l'article, Jésus n'est pas encore vu comme étant la deuxième personne de la Sainte Trinité, mais Dieu présent en lui.

Après la Pentecôte, Pierre ne défailira plus. Comme Paul était soulevé par l'amour du Christ, qu'il ne cessait de regarder au milieu des tourments extérieurs suscités par ses frères de race et des tourments intérieurs acceptés jusqu'à souhaiter être anathème pour leur Salut, Pierre, à la tête de l'Église, s'avancera vers son Seigneur les yeux fixés sur lui, affrontant avec les Apôtres les persécutions provoquées par le Sanhédrin, attendant calmement la mort dans la prison d'Hérode, et mourant à Rome crucifié comme son Maître. Ses deux épîtres témoignent du souci constant d'encourager les chrétiens à trouver leur joie dans les souffrances subies pour celui qui a souffert pour eux.

Conclusion

Après la mort de Jean Baptiste, annonce de sa propre Pâque dans laquelle il scellera l'Alliance nouvelle, Jésus commence à dévoiler cette nouvelle Alliance par un signe de l'Eucharistie, la multiplication des pains, où il manifeste sa puissance divine à ses disciples et aux foules qui le suivaient, puis par sa domination stupéfiante sur les flots de la mort, où il se révèle le Dieu tout-puissant qui a fait surgir la Création de ses eaux chaotiques, a fait traverser la mer à Israël, a retiré David et ses fidèles, « *les pauvres de JHWH* », des grandes eaux des persécutions. Mais c'est à ses douze disciples seulement qu'il se montre le Verbe, l'Expression personnelle, de Dieu, car, à ceux qu'il destine pour être les chefs de son Église et qui avaient déjà pris part à sa mission, il était nécessaire qu'ils soient initiés au Mystère de sa personne pour pouvoir surmonter les futures difficultés qui les attendent. Puisque nous avons reçu comme eux le Saint-Esprit, nous sommes introduits dans le groupe des disciples, chacun de nous à sa place, et invités à agir comme Pierre.

Pour cela, il nous faut faire deux choses :

- a) Croire en la divinité de Jésus qui s'est fait homme non pas pour en imposer mais pour que nous agissions par lui et comme Dieu, et par conséquent nous fier à sa grâce divine pour tenir bon au sein des épreuves et des souffrances.
- b) Garder les yeux de notre cœur sur Jésus Christ, sans nous laisser détourner de lui par les tentations, à l'instar de Paul qui, « tendu de tout son être, cherchait à saisir le Christ qui l'avait saisi » (Phil 3,12-13) ; et si, comme celle de Pierre, notre foi flanche, recourir au Sauveur qui écarte le naufrage.

Il est bienheureux et bien-aimé du Seigneur, celui qui, comme Pierre dans les tourments, comme Paul devant le malheur de ses frères de race, et comme Élie désespéré face à la rupture de l'Alliance par Israël, ne relâche pas son attention au Christ (pour trouver une solution commode qui se prive de son action salvatrice), et qui lui reste fidèle, même si les difficultés lui causent une souffrance continuelle jusqu'à la fin de sa vie. Il lui faut, pour cela, aimer Jésus plus que la réussite et malgré les échecs, plus que ses amis, plus que sa famille, plus que lui-même. Pierre, Paul, Élie ont eu cet amour par la grâce du Christ. Leur comportement nous est donc possible, puisqu'ils étaient des hommes comme nous.

4 ^{ème} qualité de la charité : La recherche du Salut des membres de l'Église
--